

— Henri, m'écriai-je en le reconnaissant tout à coup, c'est toi, mon enfant ?

Et, me prenant à bras-le-corps, il m'appliqua sur chaque joue un gros baiser de nourrice que je lui rendis de tout mon cœur.

Henri était un de nos meilleurs enfants du catéchisme, fils d'un brave gardien de la paix du quartier et, par conséquent, élève de l'école laïque. Il avait fait une excellente première communion, était entré au Patronage des Frères et avait quitté Paris quelque temps après, pour suivre ses parents en Bourgogne. Pendant un an ou deux il m'avait donné de ses nouvelles : puis le temps avait fait des siennes, et nous nous étions perdus de vue. Comment donc aurais-je pu reconnaître du premier coup d'œil, dans ce bon gros paysan bourguignon, le Parisien espiègle et déluré d'autrefois ? la métamorphose était complète.

— Te voilà donc redevenu Parisien ?

— Ça me fait cet effet-là, puisque vous me voyez chez vous, fit-il d'un ton goguenard.

— Et tes parents ?

— Mes parents sont restés au pays. Je n'avais pas assez d'ouvrage dans les champs et ils m'ont envoyé ici pour gagner ma vie.

— Es-tu placé ?

— Pour ça oui. Je suis palefrenier dans une grande écurie, où j'gagne cinq francs par jour.

— Cinq francs, c'est très joli. Et où loges-tu ?

— Eh bien, chez ma sœur donc !

— Ah ! tu as une sœur ?

— Ça vous étonne ? Elle est mariée à Paris, ma sœur ; je demeure et je mange chez elle.

— Tu lui paies pension ?

— Pas du tout.

— Comment pas du tout ?

— Je fais mieux que ça, je lui donne tout ce que j'gagne.

— Tout ! c'est très bien et tu es un brave garçon. Mais comment fais-tu pour ton linge, tes chaussures, tes vêtements ?

— Comment, ce qu'il faut ? c'est pas malaisé à deviner. Quand j'ai besoin de quelque chose je dis à ma sœur : Ma sœur, j'ai besoin de quelque chose. — Bon, qu'elle me dit, de quoi qu'tas